

## Saint Auban sur l'Ouvèze - Paulette et Marie-Rose

*Vous vous appelez Paulette et Marie Rose Pessin. L'une deviendra Paulette Brochier, l'autre Marie-Rose Aumage. Qui est l'ainée ? Et quand êtes-vous nées ?*

**Paulette** : C'est moi l'ainée. Je suis née le 4 août 1924 à Montguers Marie-Rose est née ici à Saint-Auban, 2 ans plus tard, le 2 juillet 1926. Nous n'avons pas de frères. Je suis née dans la maison de ma grand-mère Eysseric à Montguers. Ma maman était retournée chez sa mère pour l'accouchement. Une sage-femme locale aidait les femmes qui devaient mettre des enfants au monde. C'était Mme Arnoux de Saint Roman, l'arrière-grand-mère de Francis Chauvet, le mari de notre maire actuelle. Il y avait aussi une autre sage-femme locale qui habitait sur Péquin, Mme Reine Perrin. Elle était venue d'Alsace comme réfugiée de la première guerre mondiale et avait elle-même plusieurs enfants



**Marie-Rose** : Moi, je suis née ici à Saint Auban, dans la maison que l'Abbé Armand louait à nos parents, sous le soustet, en dessous de la maison De Lachau. De la maison restent encore de belles ouvertures. La partie écroulée a été reconstruite en terrasse par Mme Lauret qui est maintenant propriétaire de la maison De Lachau.

**Marie-Rose**: À leur mariage, nos parents avaient aménagé dans la maison de l'abbé Armand en contrebas. Il y avait une grande salle de séjour en bas et la chambre des parents. Notre chambre à nous, les filles, était à l'étage, à côté d'une pièce que l'Abbé se réservait quand il revenait en vacances après son transfert à Saint Vallier.

**Paulette** : Cette maison où nous nous trouvons actuellement et qui donne sur la grand-rue, c'est celle de nos grands-parents Pessin, Louis et Marie née Raynaud. C'est moi qui en ai hérité. On n'y a rien changé, ni la cheminée avec la crémaillère ni la trappe qui descend aux caves. Mon arrière-grand-père Louis Pessin avait même acquis les bâtiments voisins. La première maison, à droite du soustet, était à Claire, la sœur de notre père. Revenue aux autres descendants Pessin, elle sera vendue à la Commune qui y crée dans les années 1980 un foyer et une bibliothèque pour les Associations et en loue une partie puis la vend à une jeune famille, les Cardinaels qui ont des jumelles et apportent de la vie dans notre rue. Il s'agit de la maison dont la façade est en réfection. La seconde maison, c'est là où j'habite, moi Paulette. La troisième, celle aux volets rouges avait été héritée par Alice Pessin, épouse Galland mais elle a été vendue.

Notre arrière-grand-père venait d'Auvergne et faisait le métier de scieur de long que notre père Paul a repris. Nous possédons encore leur scie et leur varlope.

Comme je l'ai dit, les maisons des Pessin et leurs ateliers allaient jusqu'à la limite de la maison du notaire De Lachau, maintenant aux Lauret. A la mort de mon grand-père, le bien a été divisé entre mon père Paul et ses trois sœurs: Rose, Angeline et Alice. Rose Pessin s'était mariée avec Henri Ravoux surnommé Kaïfa parce qu'il vendait du café de cette marque dans une petite épicerie à Clarisse. Par la suite il a habité au quartier du Chatelard dans une maison maintenant de Léon Garaix. La seconde de nos tantes s'appelait Angeline. Placée chez un docteur à Nîmes, elle est restée vieille fille. La troisième était notre tante Alice qui s'est mariée avec un Galland du Plan de Rioms et donnera à sa fille unique le nom d'Angeline en honneur de sa propre sœur. Cette seconde Angeline née Galland, épousera Joseph Roux, propriétaire du Chatelard. Mais elle héritera, à la fois par sa mère Alice et par sa marraine Angeline, de la maison aux volets rouges; elle y habitera quelques années après l'infarctus de son mari qui ne pouvait plus travailler au Chatelard où du reste son gendre Montaud pouvait gérer les terres seul. A la mort de Joseph, Angeline redescend au Chatelard où sa fille Yvonne, ma cousine, prend soin d'elle.

Yvonne habite encore au Châtelard qui a été agrandi d'une seconde maison par son fils Yves et sa belle-fille Marie-Hélène (qui fait d'excellentes tommes d'une quarantaine de chèvres). La maison est grande et abrite ses petits-enfants Christophe Montaud avec sa femme Isabelle et leur fils. Ainsi ils ont vendu la petite maison aux volets rouges aux Olivier qui l'utilisent comme maison de vacances.

Ma tante Angeline née Galland épouse Roux avait eu avant la grande guerre une première fille, Marie, ma cousine aussi, qui épouse Henri Veux de la Truchière, le frère aîné de Edmond Veux qui est devenu centenaire (et puis a disparu 5 jours après son anniversaire en 2010 !) Henri, comme Edmond, avait une formation de charron. Ils décident avec sa femme Marie de quitter la Truchière pour s'établir à Sablet où la terre est plus fertile et où il pouvait se convertir en maraîcher. C'est Edmond qui a repris la Truchière où habitent maintenant sa fille Élisabeth et son gendre François De Carlo.



*Vous souvenez-vous des premières odeurs ou des bruits qui vous entouraient ?*

**Paulette** : Il y avait les poules et les coqs qui chantaient au lever du jour. Pendant la journée, les poules vivaient dans la rue avec celles de tout le monde, par exemple celles de Pierre Sarrasin, notre voisin, qui habitait dans la maison qu'a bellement restauré Jean David Dahan qu'on appelle du reste maintenant la Sarrasine. À la tombée de la nuit, chaque poule retrouvait exactement son poulailler sans se tromper. Le nôtre était en dessous de la terrasse de Mme Gerber-Lauret. La rue était aussi à nous pour les jeux, les danses, les fêtes ! Personne ne s'en plaignait. Il n'y avait pas grande circulation : Il passait le car de Laragne-Lachaud-Vaison alors que celui de Marcel Bernard, qui allait de Montauban à Nyons, passait seulement à Clarisse. Les facteurs allaient à pied ou en vélo. Ton grand-père Clément Rochas qui faisait la tournée de La Rochette avait une petite quadrillette rouge-marron à capote bâchée avec des roues à rayons et un long capot pointu.

*Dans votre petite enfance, est-ce que vous souvenez des tendresses de vos parents ou grands-parents ? Est-ce qu'ils vous prenaient sur leurs genoux ou jouaient avec vous ?*

**Paulette** : Non, ce n'était pas comme maintenant. Nous n'étions pas malheureux : Nous nous sentions aimées, mais ils ne montraient pas leur affection en nous serrant ou en nous embrassant. Moi je n'ai jamais vu mon père s'amuser avec nous.



**Marie-Rose** : Nous le coiffions le soir, il appuyait son coude et sa tête sur la table. Il avait de beaux cheveux frisés et nous le coiffions avec le peigne. Nous lui mettions parfois des barrettes qu'il enlevait en riant.

Paul Pessin et Germaine Pessin née Eysseric, parents de Paulette et de Marie-Rose

**Paulette** : Chaque année pour la rentrée de l'école, il nous taillait des

bûchettes neuves pour les leçons de calcul. Il nous les confectionnait par lots de dix. On en a eu des quantités, de ces bûchettes ! Et on était contentes quand on amenait ces bûchettes toutes neuves, dites! Oh là! Là ! Il ne nous en fallait pas beaucoup pour être heureuses... Et bien sûr, j'ai de lui ici encore une petite chaise d'enfant qu'il m'avait confectionnée. Je m'en sers encore pour les pieds et j'y tiens beaucoup. Tous les enfants aiment s'y asseoir !

La petite chaise-fauteuil d'enfant, confectionnée par Paul Pessin pour ses filles.

*L'école ? Vous étiez séparés, filles et garçonse ? Qui était votre maîtresse ? Est-ce que vous apportiez votre repase ? Et une bûche pour allumer le poêle ?*



**Paulette** : Des classes séparées ? - Non, non ! En 1930 à Saint-Auban, c'était la coéducation moderne : filles et garçons mélangés ! Mais c'était dû aussi à la baisse de la natalité après la guerre de 14 où sont morts tant de pères de famille potentiels. Si nous avons été plus de 30 élèves, on aurait divisé la classe. Mais ce n'a pas été le cas. Notre premier maître, M. Delhomme, était en fin de carrière. Mais nous avons eu aussi Marie-Louise Bontoux. C'est elle qui nous a fait cadeau à tous pour Noël d'une brosse à dent et de dentifrice dans une timbale. Qu'est-ce que nous étions fières et contentes de ce cadeau !

Du temps où Marie-Louise, «La Malie», était institutrice, son mari Marcel Bontoux qui était secrétaire de mairie à Saint-Auban, avait fait construire une gloriette ou tonnelle au fond du jardin, entourée de lilas. Nous y jouions

beaucoup. Maintenant on la voit mieux : on l'a rapprochée du village, lors des travaux pour la nouvelle école.

A propos de nouvelle école, celle que nous avons fréquentée est l'école républicaine issue des lois Jules Ferry, obligatoire, laïque et gratuite. Elle a une belle grille d'entrée sur la rue avec inscrit au fronton en demi-cercle «École communale». Mais on n'avait pas construit de bâtiments nouveaux ; les salles de classe ont été récupérés sur la maison du comte de Rions. Avant 1882, l'école avait lieu dans les bâtiments de «la Sarrazine», où se trouvait également la mairie. On dit qu'il s'agissait des biens de la famille de Sade, émigrés à l'étranger à la Révolution, dont les biens avaient été confisqués au profit de la République.

Pour revenir à notre école, notre premier instituteur, M. Delhomme de Séderon, était âgé. Comme il y avait dans la classe un poêle central, on avait mis une grille autour du poêle pour que les enfants ne se brûlent pas. Mais le maître s'appuyait l'hiver sur le couvercle pour corriger les cahiers. Parfois nos cahiers en étaient tout «rimés», brûlés presque. Pourtant nos parents ne disaient rien. Nous, on se serait pas plaint ! On aurait reçu une taloche ! On marchait droit !

Une fois, le maître s'était endormi sur le poêle tiède. Le petit Albert Marcellin lui disait qu'il devait faire pipi. Et comme il le répétait sans que le maître réponde, il a pissé là, sur le poêle ! Nous ne portions pas de bûches de bois à l'école comme au temps de nos parents. C'est Henri Arnoux de Rioms, je crois, qui l'apportait. Parfois c'était notre propre père qui allumait le poêle, parfois c'était Suzanne Arnoux, la sœur de Gabriel Arnoux et fille de Marie Contat-Arnoux dont le mari était mort des suites de la guerre . Il y a son nom sur la plaque du monument aux morts. Suzanne nettoyait aussi l'école.

Pour midi, comme nous habitions dans le village, nous rentrions chez nous ; mais les enfants des fermes apportaient leur repas, par exemple les enfants de l'assistance de Geyte où ils étaient nombreux, les Chauvet des Moures (Leur maison à «la Tuilière , en face de l'entreprise S.A. Bontoux n'existe plus), les filles du Polet de Besson : Laure Arnoux et sa sœur Marie-Rose du Pouzet, les Marcellin de Saint Pierre, plus tard Lilette Ponçon qui avait 7 ou 8 ans de moins. (Les nombreux enfants du Col des Aros allaient à l'école de Montguers). L'hiver, les élèves des fermes mangeaient près du poêle où ils pouvaient faire réchauffer quelque chose. Ce n'est qu'après la guerre que Gabriel Chastel a créé la cantine scolaire.

*Est-ce que vos parents ou les voisins vous donnaient des sucreries ?*

**Paulette** : Oh ! Il n'y avait pas grand-chose ! Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent. Non, les voisins ne nous donnaient rien. On ne se sentait pas pauvres du tout. Tout le monde mangeait à sa faim. Tout le monde avait ce qui lui fallait. Ce n'était pas comme maintenant, quand ils vont à l'école, cette course pour porter des produits de marque... On était tous pareils.

*Vous vous souvenez d'un goût ou d'un aliment que vous aimiez particulièrement, un gâteau ou autre chose ?*

**Paulette** : Quand on allait chercher le pain, on mangeait le quignon. On se faisait gronder mais le lendemain, on recommençait !

**Marie Rose** : Parfois chez Denis Reynier, Maurice, qui faisait le mitron parce que les Reynier n'avaient pas une très bonne santé, nous gardait une boule de pâte et nous la donnait pour faire un petit pain. Le four était juste en face de notre maison. C'était ainsi, avant que Paul Tourniaire descende de Péquin où son père avait déjà été boulanger et ouvre sa propre boulangerie en face du restaurant actuel "La Clavelière". Je crois qu'il existe toujours ce four des Reynier. Quand il y avait la famille Daudet, le four y était encore. Et ce n'est pas Didier qui va le faire disparaître. Baya et Robert qui habitent dans sa maison pourraient donc te le montrer.

*Dans la cour de l'école, à quoi jouait-on ?*

**Paulette** : Les filles, entre nous, on jouait à la corde mais surtout à la marelle. Pas au cerceau, non. Les garçons jouaient au ballon ou aux billes.

*Vous aviez des devoirs à la maison ? Dans la classe unique, les grands aidaient les petits ? Il y avait une préparation supplémentaire pour le certificat d'études ? Et les jeudis, qu'est-ce que vous faisiez ? Il y avait des jours où vous n'aviez pas classe ?*

**Marie-Rose** : A part les périodes de vacances, il y avait 3 jours de foires où nous n'avions pas classe : à l'Ascension, pour la Saint Martin le 11 novembre, et pour la Saint Antoine en janvier. Il

y avait un autre jour de fête : la Saint Henri qui est la fête votive à la mi-juillet, mais à cette date on était déjà en vacances. Au cours des foires, on achetait nos blouses d'école.

*Qui choisissait les vêtements? Est-ce qu'on les faisait faire ? Sinon où est-ce qu'on les achetait ? Vous souvenez-vous d'un vêtement particulier ?*

**Paulette** : On achetait la blouse pour l'école en général aux foires comme je viens de le dire, ou chez Sinard, l'épicier qui vendait aussi des tissus. C'était dans le bâtiment où habite Chantal maintenant. On nous achetait des blouses bleues ou rouges. Mais on avait très peu de vêtements. Quelquefois après une bonne récolte de tilleul, ma mère disait : "On va acheter du tissu pour faire un manteau ou une robe aux petites "

**Marie-Rose** : Une fois une dame nous a ramené un tissu jaune à petites fleurs et Rosalie nous a fait une robe chacune. Mon Dieu, qu'elle était belle cette robe. C'était un peu joli ! Qu'est-ce qu'on l'a portée !

**Paulette** : Oui, c'était Mme Eysseric, la femme du boucher à côté de l'église, qui nous avait ramené le tissu de Carpentras parce que notre père soignait leurs poules quand ils étaient absents.

*Quelle aide deviez-vous donner dans la maison ?*

**Paulette** : Nous mettions la table, préparions le repas si notre mère aussi était aux champs. On nous disait alors «Tu feras la soupe ou tu feras ça» et ça devait être fait quand ils revenaient. On ne nous laissait pas sans rien faire ! Il y a une chose que je n'ai jamais faite : donner aux cochons. J'en avais une peur bleue. Je préparais le seau, tout. Mon père me disait : «Laisse lou aqui ! Lou pourtarai». Mon père était plus doux que maman. Nous faisons aussi la vaisselle une semaine chacune.

**Marie-Rose** : ...Et notre lit tous les jours ! Pas moyen de s'asseoir à table si nous n'avions pas fait notre lit. On nous aurait fait monter le faire. Alors... il était toujours fait !

*Quels étaient les plats que l'on préparait pour les grandes fêtes ?*

**Paulette** : Pour Noël on avait deux repas. L'un maigre, avant la messe de minuit : une soupe de losans (un genre de tagliatelle), de la morue frite et du cardon ou des épinards. En somme un repas "maigre". Après la messe, nous mangions la tarte, une orange et des papillotes qu'on achetait en face chez Blanc, ou chez Sinard. Il y en avait en chocolat et d'autres au fondant de sucre coloré. D'autres, -les plus chères- contenaient une blague et un pétard (qui éclatait si l'on tirait sur les deux extrémités des tirettes actionnant une amorce).

Pour Pâques, c'était traditionnellement la blanquette de chevreau dans une excellente sauce blanche au thym et comme dessert, les brassados : des anneaux de pâtes parfumée à la fleur d'oranger et à l'écorce d'orange. On les pochait à l'eau bouillante et on les portait chez le boulanger dès qu'il nous disait "le four est chaud !" Pour préparer tout cela, chez nous, il y avait la cheminée mais surtout la cuisinière.

[Cuisinière en fonte bleue] : Photo de la cuisinière de la grand-mère Pessin-Eysseric sur laquelle cuisinaient aussi ses filles Paulette et **Marie-Rose**, Un appareil très moderne pour l'époque.

*Qui lavait le linge, où et comment le lavait-on ?*

**Paulette** : Ah si les margelles du lavoir pouvaient parler, vous en entendriez de belles ! C'est là qu'on échangeait les nouvelles...

Le lundi matin nous allions au lavoir sous le village avec le savon, nous lavions toutes dans la même eau. L'hiver nous portions de l'eau chaude de la maison. Nous avions une brosse en chiendent pour les cols de chemise. Nous enlevions les taches comme ça : un bord du linge coincé dans la main gauche et frottant de la main droite sur notre poing fermé avec l'autre partie du tissu. Nous ne faisons pas bouillir à la lessiveuse.

**Marie-Rose** : Autrefois notre mère coulait la lessive avec de la cendre dans une cornue. Mais pas nous. Nous avons des draps très rêches que nous n'aimions pas, même s'ils tiennent frais. Moi, je préfère les draps de flanelle. J'y suis bien.

**Paulette** : Pour le linge intime, les serviettes hygiéniques, on les faisait tremper avant, à la maison, dans des seaux ; on ne le montrait pas. On n'en parlait pas. On n'aurait pas risqué de les pendre dehors à sécher. On était pudique.

*Pour la puberté, comment avez-vous été informées ?*

**Paulette** : Rien, on ne nous disait rien au préalable. Après, on nous donnait une ceinture où s'accrochait une serviette avec une épingle à nourrice mais ce n'était pas un sujet dont on parlait. Comme j'ai dit, on était réservé.

*Et pour la régulation des naissances, la sexualité ?*

**Paulette** : Encore moins ! On était très naïves, les parents n'en parlaient pas et à l'école non plus. On n'était guère informées. Dans les familles, les enfants venaient comme ils devaient venir. La question de savoir s'ils étaient bienvenus ne se posait pas.

**Marie-Rose** : Moi, j'ai eu 9 enfants ! Ah, bien sûr qu'on était vierges à notre mariage ! Sinon on n'aurait pas eu la tête sur les épaules !

*Et si une jeune était enceinte avant de se marier ?*

**Paulette** : Ça n'arrivait guère. On l'envoyait ailleurs, bien avant la naissance... Et probablement elle devait abandonner son enfant à l'Assistance publique. C'est ce qu'on disait. A moins qu'on s'y soit pris trop tard, alors elle gardait son enfant avec soi.

**Marie-Rose** : Oui, Suzanne pour le second, elle s'y était prise trop tard. Avant les parents ne parlaient pas devant nous, mais les voisins savent toujours tout et c'est par eux qu'on apprend les choses qu'on nous cache !

*Comment est-ce que vous avez rencontré vos futurs maris ? Comment s'appellent-ils ?*

**Paulette** : Moi, c'était Gabriel Brochier. Il était gendarme. Depuis la gendarmerie sur la place Péquin, les gendarmes descendaient souvent vers le bas du village. Ils faisaient leur tour. Il y avait en bas deux cafés, deux épiciers, un boucher, toujours du monde. C'était au début de la guerre. Il n'y avait donc pas de fêtes. Les gendarmes passaient devant la plupart des maisons. On échangeait les nouvelles. Ils s'arrêtaient souvent chez nous. C'est comme ça qu'on s'est fréquenté. Je ne me souviens pas d'une demande formelle. Mais un jour, il a dit à ma mère : « Paulette, c'est ma fiancée ! ». Ma mère était contente : j'étais casée ! On n'était pas fiancés, on n'en avait pas parlé ! Mais on sortait ensemble, on se promenait, on se plaisait bien. Mon père ne disait rien. Gabriel, se mariant avec une fille du pays était tenu de partir ... nous sommes donc arrivés à Grenoble.

**Marie-Rose** : Et moi, c'est à la fête de Montauban, à La Combe, que je l'ai rencontré. Je dansais avec Lucien Rivet. J'ai commencé avec lui mais je suis partie avec un autre, André Aumage de Sainte Jalle !

*Alors, vous les aviez choisi vos maris ! Ce n'était pas des mariages arrangés !*

**Marie-Rose** : Non, ça ne m'aurait pas plu. Je ne me serais pas mariée.

*Quand ont eu lieu les mariages et qui était invité ?*

**Paulette** : Moi, c'était en 1945, juste après la guerre. Et Marie-Rose en 1947. Le repas se faisait chez soi. Il y avait encore les restrictions, alors seulement une personne était invitée par branche de famille. Il y avait, à part les mariés, nos parents, ma sœur et Rosalie à qui on avait fait appel pour préparer le repas de noces, puis mes grands-parents des deux côtés, Germain le frère de mon père, ma marraine qui était aussi ma tante, sœur de ma mère. (Ma Marraine, Agnès Guillaume, née Eysséric, est aussi la mère de René Guillaume, l'ancien facteur, qui habitait juste avant la croix du Palais, marié à Ginette Garaix). Puis à mon mariage, il y avait Yvonne Roux, ma cousine, Gilberte Perrin qui était ma grande copine, et un cousin de Nîmes : Charles. Bien sûr, les frères et sœurs de mon mari étaient là : Charles, Marie, Léa. Les Brochier venaient de Bourgoin, dans l'Isère en allant sur Lyon. Il y avait aussi un collègue de mon mari : le gendarme Barbier dont l'épouse était institutrice à Montauban.

*Ces jeunes gendarmes en poste, c'est comme les instituteurs : s'ils sont en âge de se marier, ils se marient souvent avec quelqu'un du pays où ils viennent d'être mutés ?*

**Paulette** : Oui, il y a d'autres gendarmes qui se sont mariés sur place avec des filles du pays: Émile Émony s'est marié avec Marie-Rose Paris de la Rochette. Puis Émilienne, qui est devenue ensuite la femme de Jean Pascal, le menuisier sur Terrier (le fils de Siméon qui nous a fait tous ces meubles ici : le buffet et la table en noyer).

[Photo de Paulette devant son buffet en noyer, fait par Siméon Pascal vers 1920]

Émilienne Pascal s'était d'abord mariée à un gendarme nommé Chalou. Chalou avait été envoyé à Taulignan et pris par les Allemands. Il a disparu. Émilienne n'a jamais reçu de certificat de décès. Mais après 4 ans, on considère que la personne est morte. Elle s'est remariée avec Jean Pascal, fils de Siméon. Il y a aussi Edmée Garaix qui s'est mariée avec M. Cassaet, gendarme également. Dans la génération d'avant, c'est un Toulouse qui s'était marié avec une jeune fille du lieu : Marie Aumage. Mais après leur mariage, on les mutait rapidement : l'administration les envoyait volontiers outre-mer. Peut-être pour que, nouvellement liés à une famille du lieu, ils ne soient pas amenés à manquer d'impartialité ou à accorder des passe-droits. Ou bien parce que partir outre-mer fraîchement marié était plus supportable à cet âge que d'y aller seul.

Pour nous aussi, ça s'est passé comme ça. Après notre mariage, nous sommes partis à Grenoble. Puis de 1946 à 1949, nous avons rejoint l'Allemagne occupée, en Rhénanie. Chantal parlait allemand quand elle était toute petite. Après quelques années d'interruption, Gabriel a été appelé en 1955 en Algérie dans les Aurès, à Mac Mahon, près de Biskra. Revenu en 1960, il a été nommé à Valence puis à Moirans dans l'Isère et il a terminé sa carrière à Die. En Algérie, seuls Monique et Gérard étaient avec nous. Chantal était restée chez mes parents. Elle adorait sa grand-mère (Germaine Pessin née Eysseric). Mais avec Monique, cela aurait fait trop de travail pour les grands-parents. Et puis à l'école de Batna, on n'apprenait pas grand-chose.

*Vous avez assisté à d'autres mariages ?*

**Paulette** : C'était rare ! Une fois, comme j'avais appris la couture chez Rosalie Ravoux, la fille Goldmeyer qui avait grandi chez Geyte m'a demandé de lui faire sa robe de mariage ! En retour, elle nous invitait toutes les deux au repas de noces ! C'était un événement. Il fallait avoir des robes pour nous aussi... toute une affaire ! Mais ça n'a pas marché» !

*Mais pourquoi donc vous n'avez pas pu «être de mariage» ?*

**Paulette** : Je vais te raconter : Nous étions voisines du Café de Noëlie Raymond et sa fille Mireille venait avec nous à l'école. Mais Mireille était très tyrannique. Il fallait toujours faire ce qu'elle voulait. Nous l'évitions même. Et sa mère nous grondait quand nous ne venions pas jouer avec elle car de la sorte elle l'enlevait de l'atmosphère du café

Quand nous ne venions pas, elle nous grondait tant que cela me faisait pleurer et que je préférais passer par la rue du dessous vers la Sarrazine et sortir par le soustet des halles pour ensuite monter l'escalier de la rue du Temple pour aller à l'école. Un vrai détour, au lieu de descendre directement la grand-rue. Tout ça pour éviter de passer devant chez les Reymond. Noëlie pouvait vous habiller de mauvaises paroles!

Eh bien, par jalousie ou parce que tout devait passer par elle, Noëlie a si bien bonimenté les Goldmeyer que nous avons été «dés-invitées» et que Mireille est allée au mariage à notre place ! On n'était pas du tout content, car une invitation à cette époque était rare. Être de noce, c'était un événement !

*Mais comment aviez-vous appris à danser ? Il y avait la fête votive ?*

**Paulette** : Oui, on a toujours eu la fête à la mi- juillet. Je me souviens quand on a installé l'électricité dans les années trente ; on avait mis des guirlandes. Elles y sont restées au moins 8 jours. C'était vers 1936. Avant les lampes étaient à pétrole.



J'en ai une qui me vient de Caroline Reynaud épouse de mon grand-père Louis Pessin, ma grand-mère en somme. Les Reynaud habitaient la maison qui, Place Péquin, surplombe la place de jeux d'enfants et le début du chemin des châtaigniers. Cette maison appartient actuellement à Guy Tourniaire, ancien instituteur, et à ses filles.

La lampe à huile, datant de 1853 environ.

Pour ce qui est de la danse, on dansait dans la rue ici devant. Nous n'avons pas connu Saint Auban autrement qu'avec cette rue qui traversait le village pour aller vers La Rochette. Mais Denis Reynier me racontait que mon arrière-grand-père , le premier arrivé des Pessin, disait qu'il se rappelait qu'il avait vu les travaux quand on avait coupé le rocher à la dynamite pour faire passer la route. Mais, nous, nous n'avons pas vécu le temps où il fallait monter sur Péquin et passer par la porte Peiche pour aller à La Rochette. Cependant quand nous étions jeunes, il y avait si peu de circulation qu'on pouvait apprendre à danser dans la rue. Nous apprenions à danser avec les copines ; Denis Tourniaire (On l'appelait le gros Denis) ouvrait sa fenêtre qui donnait sur la rue et il jouait. Parfois nous allions le lui demander... Et nous dansions simplement dans la rue : la valse, le tango. Les parents disaient «les jeunes s'amuse».

Pour la fête, c'était des joueurs de La Bâtie - Saint Sauveur qui venaient : Un accordéoniste, un mandoliniste et un chanteur.

*Vous aviez parfois des visiteurs qui dormaient chez vous ?*

**Paulette** : Non. Sauf une fois, Hélène, la fille ainée d'Abel et d'Ida Gautier, lorsqu'elle a commencé à aller à l'école. C'était trop loin pour elle de faire le chemin seule tous les matins d'hiver, depuis la ferme des Eyssartel, (derrière Douas où ont habité Jean-Michel Toulouse, sa femme Kathy et le petit Thomas). Hélène dormait chez nous. Plus tard elle a fait la route avec ses sœurs Odette et Janine qui est ma filleule quoi que je ne la voie jamais. Je sais que Jean-Noël est à Tulette mais je ne sais pas ce que devient Janine avec ses beaux cheveux roux.

*Comment est-ce que vos parents se partageaient le travail ?*

**Paulette** : Ils avaient des champs assez dispersés, aux Moures, à Gresse, au Cros (vers Saint-Pierre, à côté des champs des Marcellin et des Giudici). Ils partaient avec leur charrette. Mon père avait un cheval. Il fallait donc du foin pour le nourrir. Il arrivait à faire passer une charrette sous le soustet vers la Sarrazine pour porter du foin dans la fennière. On faisait tomber le foin dans le râtelier juste en dessous, dans l'écurie du cheval qui se trouvait sous la terrasse de la Sarrazine actuelle. S'il manquait du foin, mon père allait chercher des bourrassées sur la route de Gresse, à la grange, que ma seconde fille, Monique, a fait restaurer. Mon père était organisé. Quand il y avait la neige, il ne disait pas comme maintenant «mais qu'est-ce qu'on va devenir ?». Il ne s'effrayait pas plus que ça. Mais tout le monde nettoyait devant sa porte ! Pour le bois, qu'est-ce qu'il a scié comme bois dans sa vie ! Et tout à la scie égoïne sur le chevalet ! Mon père prêtait son cheval à ceux qui n'en avaient pas, en particulier pour porter le bois pour l'hiver. L'été, ils prenaient des adjudications pour cueillir le tilleul. La récolte représentait une entrée d'argent chaque année. Marie-Rose : C'est même quand on ramassait le tilleul en juillet 44 qu'on a appris que Polet était tombé dans la serve de Ponçon et s'était noyé.

*Comment se passait le dialogue dans les couples ? Comment prenait-on les décisions ? Comment se résolvaient les disputes ?*

**Paulette** : Nos parents ne se disputaient guère, sinon à propos du lieu où ils allaient travailler, l'un préférant Cros, l'autre Gresse ou Mourres, chacun avec leurs arguments... Mais ce n'était pas grave. Et surtout mon père ne buvait pas, maladie que beaucoup avaient ramenée des tranchées de la première guerre. Et tous n'avaient pas aussi bon caractère que mon père. Tu te souviens de cet autre Henri Aumage qui habitait à la ferme de La Maille, au sommet de Rioms,



marié avec Léonie Brachet qui venait des Mourres (C'était la demi-sœur de Jean Brachet du Pouzet). Je crois qu'Henri Aumage était bûcheron et portait avec son mulet du bois ou des fagots parfois chez Paul Tourniaire pour allumer le four de la boulangerie à Saint Auban. Il était serviable, travailleur et ne buvait pas. Il pouvait aller tout au sommet de la montagne de Croc pour couper de la lavande fine à la faucille et la ramener en bourrassée sur son dos. Mais il avait un fort caractère et pouvait ne plus parler pendant des heures à sa femme ou à sa fille Henriette s'il était fâché. Une fois, pour dissuader sa femme de faire ce qu'elle avait l'intention de faire, il s'était allongé par terre en travers de la porte. Elle ne pouvait plus l'ouvrir. Les femmes d'autrefois n'avaient pas la vie facile: aider aux champs, garder les troupeaux, tenir la maison, élever des enfants dont beaucoup mourraient en bas âge, faire la cuisine et des réserves pour l'hiver...La cousine germaine de ton père, Elisa Brusset mariée à un frère de Léopold Arnoux et qui habitait à Saint Pierre disait «Dans la maison, il n'y a qu'un seul homme, c'est moi ». Son mari était souvent ivre. On l'a ramassé plus d'une fois dans le ruisseau, comme son voisin Jean Bernard qui s'est même de la sorte noyé au bord de la rivière. Et encore heureux s'ils ne

battaient pas leur femme !

Élisa Brusset, épouse Arnoux (1901-1977).



*Que se passait-il quand on était malade? Qui soignait les vieux parents? Comment se soignait-on ?*

On soignait surtout avec des infusions et des herbes : le tilleul et la lavande pour mieux dormir, le thym pour la toux, la sauge pour le foie, la marrube ou le ricin comme dépuratifs, l'huile rouge au millepertuis pour les brûlures, l'alcool à 90° pour désinfecter (c'était de l'eau de vie de marc qu'on distillait au petit alambic géré par Gustave Raymond, à droite en descendant vers Clarisse, un cabanon vendu aux Cardinaels). Puis du camphre contre les rhumatismes, de l'huile de foie de morue pour les enfants rachitiques, des gouttes de teinture d'iode pour la thyroïde ou contre le goitre, l'huile de cade contre les maux d'ongle, des sinapismes ou cataplasmes à la moutarde pour les bronchites et des ventouses pour les pleurésies. Faire venir un

médecin et surtout payer des médicaments était hors de prix.

La bouillotte de cuivre

Pour les malades alités, on avait des chauffe-lits avec des braises dans un poêlon de cuivre fermé ou des briques réfractaires chauffées au four puis enveloppées dans un papier ou des bouillottes de métal. On les glissait au fond du lit du malade.

Si on faisait venir le médecin, c'était qu'il n'y avait plus rien à faire...

*Questions posées par Colette Kleemann-Rochas en novembre 2009.  
Texte revu en 2014 par Chantal Brochier-Tourniaire.*

Pour toute remarque complémentaire, contacter  
[colette.kleemann@eui.eu](mailto:colette.kleemann@eui.eu)